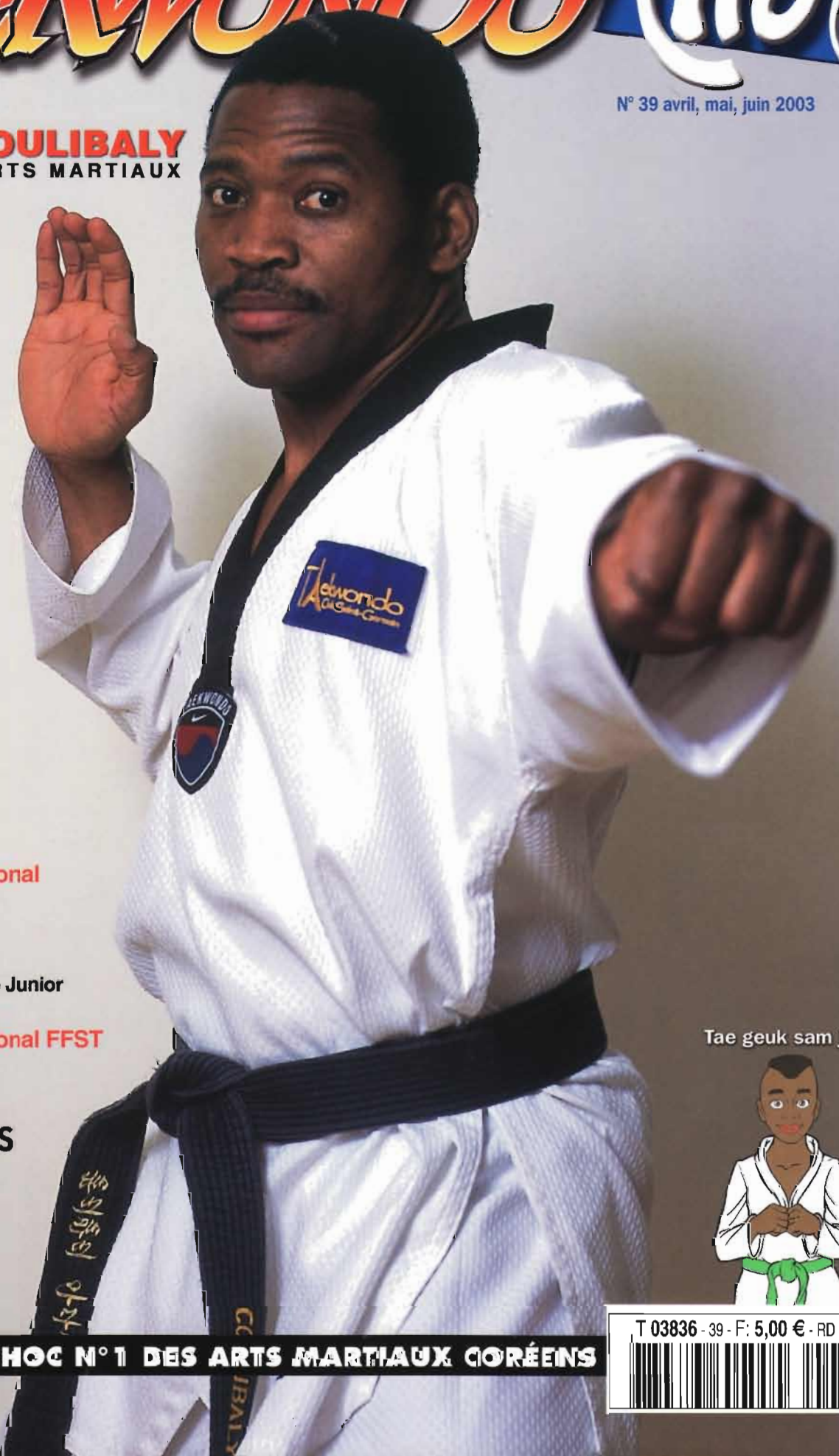


# TAEKWONDO Choc

N° 39 avril, mai, juin 2003

**ADAMA COULIBALY**  
ETHIQUE EN ARTS MARTIAUX



**Championnats de France**

- Poomsé
- Juniors
- National 1
- National 2
- Vétérans

**Championnat National de Taekwon Mudo**

**Laëtitia Larcher**  
Championne d'Europe Junior

**Championnat National FFST**

**Nice :**  
**La NUIT des CHAMPIONS**

**Ho Shin Sul**  
Roger Caovan

**Hankido**  
Edmond Dominé

Tae geuk sam jang



T 03836 - 39 - F: 5,00 € - RD



# la Loyauté, le Courage

Dans son *Ethique à Nicomaque*, Aristote montre que la politique-éthique se distingue de la représentation courante de la politique comme simple recherche des honneurs et du pouvoir. La politique-éthique est une dimension essentielle de la sophia, suprême science organisatrice de la totalité de l'activité humaine (« science architectonique »); elle établit des lois pour la cité et « connaît en vue de quelle fin chaque chose doit être faite, fin qui est, dans chaque être, son bien, et, d'une manière générale, le souverain bien dans l'ensemble de la nature ». (Métaphysique) Le bien moral ou bien pratique est celui que l'homme peut atteindre par ses actions. Certes, la morale n'est pas science exacte comme les mathématiques, mais un enseignement qui vise à rendre les hommes meilleurs, et non seulement à leur donner des opinions droites sur les choses à rechercher ou à fuir, mais à les leur faire effectivement rechercher ou fuir. Pour définir l'architecture d'une sagesse à « hauteur d'homme », Aristote fait appel aux notions de Vertu, de Courage, de Justice, de Plaisir, d'Amitié, etc. L'homme qui sait prendre en compte ces notions dans son « action » quotidienne détient alors le seul moyen d'atteindre la « fin » véritable de l'existence, c'est-à-dire le bonheur. Chez Aristote, le savoir vivre réunit le plaisir et l'ascèse.

Pourquoi évoquer la morale aristotélicienne dans une réflexion sur l'éthique en arts martiaux ? Eh bien, parce que les arts martialistes s'y retrouveront, presque de la même manière que s'ils se révéraient au code moral des différents arts martiaux : aikido, bando, Tangsoodo, hapkido, hwarangdo, iaido, jeetkundo, karate-do, kendo, kobudo, kyudo, moudo, mousado, taekwondo, etc. Le terme de do (voie, chemin, esprit) est omniprésent dans la plupart des arts martiaux. Si le do a une origine lointaine et une compréhension liée spécifiquement à la philosophie taoïste, il est aussi et surtout abordé en rapport avec la vie quotidienne. Parfois l'appréciation et l'interprétation du moudo (budo en japonais) peut varier selon des styles d'origines différentes.

Ceci dit, ce qui nous intéresse, c'est l'imagerie générale qui a résulté de la vulgarisation des arts martiaux à travers le monde notamment au cours du dernier siècle. Cette imagerie retient que les arts martiaux permettent l'acquisition de techniques de combat redoutables en même temps qu'ils procurent une formation philosophique propice à un comportement moral bénéfique pour l'individu et la société. Pour cela le pratiquant est soumis à un véritable parcours initiatique fait d'efforts à la fois physiques et psychiques, selon un rituel strict et régulier au dojang (dojo). Chaque progression lui confère un grade supérieur qui ne sanctionne pas uniquement des performances techniques et physiques,

mais confère également au pratiquant une responsabilité morale et sociale supplémentaire.

### Le courage et la nécessité

Lorsqu'on fait un essai de comparaison entre le chevalier occidental et le Hwarang coréen ou le samouraï japonais, on ne peut s'empêcher d'y relever quelques rapprochements. Dans l'un (l'Occident) et l'autre cas (l'Asie), « les siècles ont mémorisé les mêmes

diverses manières et où après mai 68, il était revendiqué qu'il est « interdit d'interdire », le dojang, où se pratique une discipline rigoureuse faite d'efforts répétés, ne pouvait que susciter l'intérêt.

Cependant, pour développer son courage, il fallait prendre sur soi pour se livrer à une pratique aussi exigeante que régulière.

De plus en plus individualiste, la société

l'individu ne désire plus « être soi-même », mais aspire à une puissance qu'il pense acquérir automatiquement au contact ou au côté de ceux qu'il pense être puissants. Même si pour cela il doit cesser d'être juste, courageux et loyal. Les vertus de l'art martial passent à la trappe, après le sacrifice de son « moi » au profit d'une identité flatteuse ou d'un salut matériel hypothétique. Dans ces conditions, le prix à payer est souvent la lâcheté.



Photo Wassi Lassissi

exploits d'un chevalier de la Table Ronde ou d'un Musachi, les rapprochant dans le même enthousiasme, faisant au passage de l'épée ou du sabre une arme appartenant au sacré. A travers *Excalibur*, ou le sabre d'Izanagi, c'est le monde du divin et du sacré qui s'exprime ». (Florence Braunstein, *Penser les Arts Martiaux*) Georges Osorio explique que « dans la chevalerie, la véritable cible à atteindre n'était pas celle, matérielle, qui était utilisée dans les durs exercices journaliers, mais le « centre vital interne » du chevalier, l'Adversaire étant lui-même, face à ses passions et ses pulsions charnelles. » (Les arts martiaux au quotidien, in *TAO YIN* magazine n°32) N'est-ce pas cela aussi la quête essentielle de l'art martial ?

Au-delà de ces considérations et comparaisons, l'épée comme le sabre a souvent été à l'ombre du pouvoir, de la même manière que le savoir d'ailleurs, sous un autre registre. La nécessité de la protection et de la gestion rigoureuse et juste des territoires a souvent conduit les seigneurs à donner une formation morale, intellectuelle à de redoutables guerriers, pour l'administration des provinces. C'est ainsi que nombre de samouraïs ou de chevaliers ont géré des provinces au Japon, ou en Europe.

A l'époque moderne, les traumatismes des deux conflits mondiaux ont peut-être pu propulser les arts martiaux et les mythes qui les entourent au rang de catharsis. Voilà une pratique qui prône l'efficacité et permet d'acquérir une dimension élevée au triple plan moral, humain et technique. A un moment où la laïcité s'affirme de plus en plus de

occidentale impose un rythme effréné à l'individu et à la collectivité. En dehors du rythme « métré - boulot - dodo » pour prendre l'exemple de cette caricature des grosses agglomérations, le dojang devient aussi un lien social et un lieu d'épreuves bénéfiques. L'individu se confronte et s'enrichit avec le groupe de pratiquants. Le pratiquant est amené à découvrir à travers l'autre, la signification du maître et de l'art martial. Le maître d'art martial n'est pas un entraîneur, comme dans la plupart des sports, mais quelqu'un ayant acquis au plan moral, humain et technique, un niveau exceptionnel dans un art guerrier. Il est détenteur d'un savoir, d'une connaissance, et doit s'adapter à toutes les situations, sans perdre pour autant la face. La relation qu'il établit dépend de son équilibre et du niveau de sa maîtrise. Pour beaucoup de pratiquants, il prend la place du père ou même de la mère, selon les fantasmes du groupe, en tous cas assez souvent celui d'un frère ou d'un ami. La rigueur de la discipline, les contraintes de l'entraînement n'entament en rien la liberté de l'individu, ni sa volonté. Cela développe au contraire sa loyauté vis-à-vis de ses partenaires, vis-à-vis de son maître et à l'endroit de la société. Le pratiquant est reconnu en tant qu'individu particulier, élément du groupe, avec sa valeur intrinsèque. Quel que soit son niveau, le respect qui lui est dû et réciproquement, ne peut qu'épanouir son estime de soi, une des conditions de la maîtrise de soi.

Il n'empêche que la volonté de puissance peut occulter chez certains pratiquants la nécessité de la modestie en toutes circonstances. A partir de ce moment,

### Les arts martiaux développent – t – ils le courage de l'individu ?

Dans son opuscule intitulé *Qu'est-ce que les Lumières*, Kant écrit : « La paresse et la lâcheté sont les causes qui expliquent qu'un si grand nombre d'hommes, après que la nature les ait affranchis depuis longtemps d'une direction étrangère [...] restent cependant volontiers, de leur vie durant, mineurs, et qu'il soit si facile à d'autres de se poser en tuteurs des premiers. Il est si aisé d'être mineur ! [...] Que la grande majorité des hommes [...] tienne aussi pour très dangereux ce pas en avant vers leur majorité, outre que c'est une chose pénible c'est ce à quoi s'emploient fort bien les tuteurs qui, très aimablement, ont pris sur eux d'exercer une haute direction sur l'humanité. Après avoir rendu bien sot leur bétail, et avoir soigneusement pris garde que ces paisibles créatures n'aient pas la moindre permission d'oser faire le moindre pas hors du parc où ils les ont enfermées, ils leur montrent le danger qui les menace si elles essaient de s'aventurer seules au dehors. Or ce danger n'est vraiment pas si grand ; car elles apprendraient bien enfin, après quelques chutes, à marcher ; mais un accident de cette sorte rend timide, et la frayeur qui en résulte détourne ordinairement d'en refaire l'essai ». (in *La Philosophie de l'histoire - Opuscules - 1784*)

Cet écrit de Kant est symptomatique de ce que l'on peut souvent rencontrer au quotidien, de tous temps, et parfois en des lieux insoupçonnés. C'est le cas des arts martiaux et leurs organisations.

# et la lâcheté

Pourtant, et c'est un fait avéré, la pratique des arts martiaux développe le goût de l'effort physique autant que mentale. Dans la République, Platon montre en quoi la gymnastique est capable d'exercer sur l'âme des effets très sensibles, en l'occurrence le courage.

La volonté du pratiquant d'arts martiaux est régulièrement mise à l'épreuve, pour le préparer, ou en tout cas, l'aider à être humble et digne en toutes circonstances (agressions, difficultés familiales, harcèlement moral au travail ou ailleurs...). Or il se trouve que le courage, vertu cardinale par laquelle nous exerçons un contrôle sur tout ce qui émane des sens, de l'émotion et des passions, a besoin de toutes les forces de la volonté pour s'exercer efficacement. Acquérir une meilleure connaissance de soi, de ses facultés et capacités de défense et de survie ne peut qu'accroître le courage individuel et la solidarité avec le groupe et les autres. Il est vrai qu'une telle approche peut paraître décalée par rapport à la réalité de certains clubs d'arts martiaux et de certaines fédérations « à fédérer » d'après l'expression de F. Braunstein (**Les arts martiaux aujourd'hui, Etats des lieux**).

Il n'empêche que de nos jours encore, les écoles d'arts martiaux revendiquent le caractère éducatif et citoyen de leur enseignement. Le code moral et les chartes d'éthique de l'art martial sont affichés et rappelés dans les clubs. Etre juste, loyal et courageux semble être la trame de cette exigence. Le système du hwarangdo, créé en 576, admettait déjà les 5 préceptes du moine bouddhiste Wong Gang, à savoir : la loyauté envers le roi, la pitié aux parents, la confiance et la fidélité avec les amis, ne pas reculer sur le champ de bataille, ne pas tuer imprudemment. Les hwarangs participèrent aux travaux publics comme la construction de routes ou de châteaux. (Kim Min Ho, **L'origine et le développement des arts martiaux, Pour une anthropologie des techniques**

*du corps*) Etre au service des hommes et de la société, et non pas se servir et asservir. Le débat actuel sur le civisme, cette « vertu individuelle d'utilité publique » nous rappelle la pertinence des notions de courage, de loyauté, et à contrario de renoncement et de lâcheté.

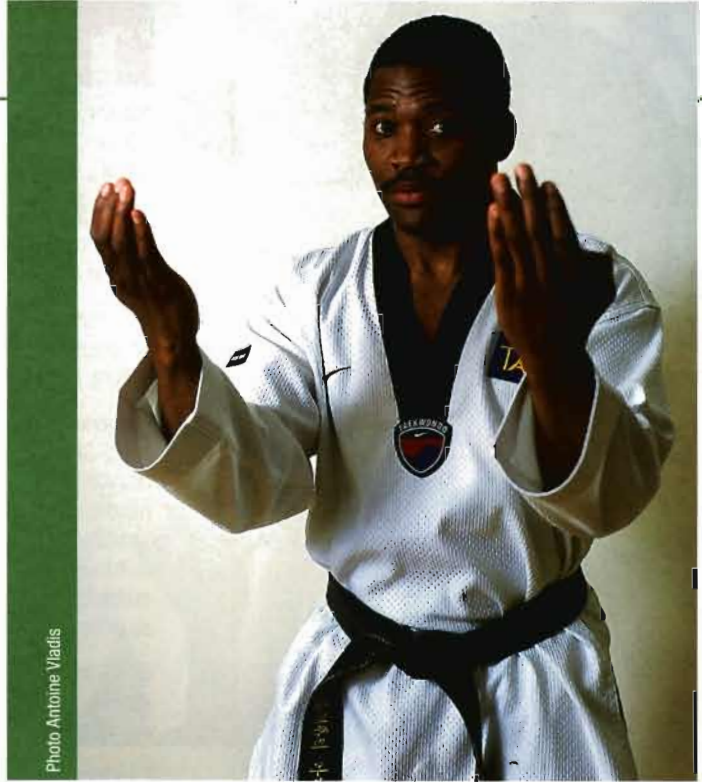
## Le choix du vice ou de la vertu

L'histoire des arts martiaux rapporte comment certains pratiquants redoutables de peu de vertu ont porté préjudice à la société. Le même phénomène, dans le cadre de l'athlétisme a pu être constaté en Grèce antique. Jacques ULMANN rapporte que des athlètes « honnis, méprisés, de Xénophane à Galien, pour leur stupidité et pour leur genre de vie, autant qu'admirés pour leurs exploits, furent à l'origine d'une véritable dégénérescence et même de la disparition de l'athlétisme grec. » (J. Ulmann, **De la gymnastique aux sports modernes, histoire des doctrines de l'éducation physique**) La performance et l'efficacité à l'entraînement ou dans la gestion d'un club ou d'une fédération ne suffisent donc pas à elles seules à qualifier le pratiquant vertueux d'art martial.

Il est vrai que les écoles d'arts martiaux en occident ne sont pas des monastères, et subissent les influences et les sollicitations diverses de la société, dans un contexte où la mondialisation et les nouvelles technologies de la communication font de la planète un gros village. C'est alors une raison suffisante pour mettre davantage l'accent sur l'exigence morale et l'éducation civique dans les cours d'arts martiaux. Sans être magiques, les arts martiaux perdraient progressivement de leur attrait si cette tendance au manque de courage et à la lâcheté, heureusement loin d'être générale, devait se poursuivre.

Les adultes, qui sont les référents des jeunes et des enfants, sont souvent ceux qui laissent pantois leurs proches, lorsqu'ils ont une parcelle de pouvoir, une promesse de promotion, ou encore subissent une intimidation. On balbutie

## ETHIQUE EN ARTS MARTIAUX



alors un charabia incompréhensible pour se justifier, au grand désarroi de ceux qui espéraient trouver du courage, de la bravoure et de l'espoir dans l'école d'arts martiaux, là où ils rencontrent finalement renoncement et lâcheté.

Le manque de courage, ce n'est pas seulement renoncer à son devoir de lucidité pour renforcer la collectivité, mais c'est aussi user et abuser de positions dominantes, où il est aisé de « vaincre sans péril ».

Tout cela doit-il surprendre ? Le cheminement du pratiquant est souvent étrié du fait des aléas de la vie moderne, l'art martial étant considéré comme un loisir, et non une école d'éducation personnelle et civique où le loisir a néanmoins sa place. Par ailleurs, le grade parfois rapidement acquis, la médaille et la fonction de dirigeant sont valorisés au détriment de l'Esprit (do). L'art martial, et encore moins la fonction de dirigeant, ne sont pas une fin en soi. Ce sont des moyens pour l'action vertueuse et citoyenne. Fondamentalement, il s'agit d'amener

les pratiquants, à quelque niveau qu'ils puissent se situer, à faire une introspection nécessaire dans le sens de (re)trouver l'harmonie du corps et de l'esprit, condition sine qua non pour assumer de manière courageuse et juste les responsabilités individuelles et sociales. La responsabilité des maîtres et des dirigeants est cruciale pour l'accomplissement de cette exigence morale et éthique. Le rôle du maître est de guider l'élève qui en a besoin. Il a un rôle éducateur et initiateur, avec des connaissances techniques, morales et philosophiques ; ces connaissances tirent leur source dans le profane et le sacré. Mais comment un maître, qui visiblement n'a pas grande maîtrise sur sa propre volonté, sauf en aparté, peut-il insuffler autre chose que les faux fuyants, en d'autres termes l'inaction ? Or l'attitude morale est une action. Cela correspond à l'esprit des arts martiaux, qui prônent plutôt l'action positive que le renoncement, l'hypocrisie et la fausseté. L'éducation des hwarangs, leur formation, ne visait pas seulement à la création de guerriers impitoyables ; elle tendait plutôt, grâce à une amélioration psychophysique, morale, sociale, militaire et littéraire, à la formation de personnes équilibrées et sereines. (Kim Min Ho, **L'origine et le développement des arts martiaux**) Peut-on s'opposer à la voie de la dignité et du bonheur, l'action vertueuse suprême, pour rejoindre Aristote avec qui nous avons débuté la présente réflexion ? Ne compromettons pas ce moyen efficace pour l'action civique responsable et équitable !

**Adama COULIBALY**  
Instructeur  
au Club Saint Germain Paris

...la suite au prochain numéro



Jean Tibéri, Député-Maire du V<sup>e</sup>, rend visite au Club S<sup>t</sup> Germain